



Staats- und
Universitätsbibliothek
Bremen

Staats- und Universitätsbibliothek Bremen

DFG Projekt Die Grenzboten

Die Grenzboten

Berlin u.a., 1841 - 1922

Blätter aus einem Tagebuch Johannes Falks im Jahre 1808.

urn:nbn:de:gbv:46:1-908

„Wir können nicht in den Krieg gehn wollen, bloß um uns, für die Verträge von 1815, zu k. k. österreichischen Invaliden zusammenschießen zu lassen. Ehe Preußen die letzten Schritte vor dem Kriege thut, muß die Einheit der Action gesichert, müssen die Wehrkräfte Deutschlands in Preußens Hand vereinigt sein. Bevor dies zweifellos feststeht, wollen auch wir keinen Eintritt in den Krieg! — Es ist nun die Aufgabe für uns Kleindeutsche, alles anzubieten, damit Preußen diese Führerschaft ganz und unverfüzrt übertragen wird. Wenn unsere Regierungen uns in diesem Punkt einmütig und entschlossen sehn, so werden sie ohne Frage zu diesem Opfer, wenn es eines ist, sich ohne Zaudern herbeilassen.“ —

Wohl, das ist eine Sprache, die wir in Preußen verstehn; wenn dann die Denkschrift sich auch an uns wendet, und von uns Opferwilligkeit verlangt: wir sind bereit, unsere ganze Existenz bis auf den letzten Blutstropfen daran zu setzen, wenn es wirklich für Deutschland geht. — Nur möge man unsere bisherige Haltung nicht tadeln. — Vor zwei, drei Monaten klang es in Süddeutschland anders; damals hatten in der That die Bamberger die Führung, und die Liberalen stimmten entweder bethört in das Geschrei der österreichischen Vasallen ein, oder sie schwiegen. — Jenem Geschrei Folge zu leisten, wäre nicht bloß für Preußen ein Selbstmord gewesen, es hätte Deutschlands Knechtschaft auf Jahrzehnte, vielleicht auf unüberschbare Zeiten bestiegelt. Das „Zu spät!“ ist ein bedenkliches Wort, aber nicht minder das „Zu früh!“ — Und allen Respect vor den Unterzeichnern jenes Programms — noch fehlen einige dreißig der wichtigsten Unterschriften, und bevor diese sich finden, wird Preußen doch nicht in Action treten können. † †

Blätter aus einem Tagebuch Johannes Falks im Jahre 1808.

Frau von Staël erzählte zu Weimar, sie habe zu Wien den General Sebastiani (den französischen Gesandten) getroffen, der, damals in Ungnade, bis zum Ueberdruß jede Gelegenheit benutzte, ins Gespräch etwas Verbindliches für den Kaiser einzuflechten. Als einmal von kleinen Händen die Rede war, sagte er: Ah Madame, si vous parlez de petites mains, il est impossible de voir des mains plus délicates, que celles de l'empereur, worauf ihm die Staël lachend mit angenommenem Ernst erwiderte: cher général, ne parlons plus politique! —

Als Frau von Staël zu Wien die Hagar in der Wüste mit ihrer Toch-

ter und mit ihrem Sohn aufführte, den sie bald darauf ins Cadettenhaus zu Wien brachte, frug der englische Gesandte den Fürsten von Vigne: Comment mon prince, est-il vrai que Madame de Staël ait fait la pièce? — Comment la pièce, Monsieur, gab ihm der Prinz zur Antwort, elle a même fait les acteurs!

Einen Abend war sie bei Frau von Wolzogen. — Sie hatte die Wolf als Johanna von Orleans gesehen, und war mit ihrem Spiel außerordentlich zufrieden. Dans la procession il y avait un moment, oue lle m'a fait venir les larmes aux yeux; son air simple et pastoral m'a charmé tout à fait. Knebel machte ihr Complimente über ihre Romane: ce sont des compositions purement sociales, sagte sie, je voudrais bien faire quelque chose dans le genre de la haute poésie d'Homère, de Schiller, comme la Jungfrau. Die Isabeau indeß wünschte sie ganz weg. Je me suis occupée pendant toute la pièce à arranger cela pour le théâtre français. Der Herzog habe hinter ihr gestanden — comme toujours, c'est à dire comme Méphistophle, en me demandant: „avez-vous bien lu la pucelle d'Orléans de Voltaire? C'est une superbe pièce, eh bien, ce maudit Schiller me l'a gâtée tout à fait. Je me rappelle toujours de ses Capucinades en lisant Voltaire — Et encore — je voudrais bien mourir comme Talbot!“ et de pareilles horreurs! —

So weit ging alles gut; aber unglücklicherweise mußte der Engländer Erwähnung geschehen, und Knebel nannte sie: les tyrans de la mer. „Comment Monsieur, avec un visage si honnête peut-on répéter des phrases, dont l'empereur se moque lui-même? la tyrannie des mers! — Il vous sied bien de parler de la tyrannie des mers! Le 14. Octobre, quand votre ville brûlait, était-ce une chaloupe anglaise qui vous a apporté ce malheur? Il est insupportable d'entendre répéter des niaiseries comme cela par un homme d'esprit! Cela prouve, que vous avez bien mérité tout cela! Comme la société allemande a exclu les hommes de lettres de la société, les hommes de cour n'ont pas un grain d'esprit dans la tête, et je trouve que les paysans en Allemagne ont des idées plus saines en politique, que vos chambellans et votre noblesse. C'est votre peuple et votre tiers état qui sauvera l'Allemagne! Votre noblesse, au lieu de se dire: c'est notre bêtise, c'est notre manque d'esprit qui a abymé le peuple allemand, le trouve beaucoup plus commode de se répéter toujours le Moniteur, et de l'apprendre par coeur. — Les Anglais! la tyrannie des mers! — cela fait bouillir le sang! — — L'espèce qu'on appelle homme a presque disparu du dictionnaire européen, elle se trouve du moins encore en Angleterre — — Est-ce votre roi de Bavière qui se conduit en homme? est-ce le roi de Saxe? Est-ce le roi d'Espagne?

Est-il possible de reconnaître dans une telle dépravation l'espèce? Il n'y a qu'un seul chevalier au monde — c'est l'empereur! Et voulez-vous savoir quel peuple j'estime le plus après les Anglais? — Ce sont les Français. Il y a un esprit de Méphistophle qui agit sur eux — mais ce sont pourtant des hommes — je reconnais l'espèce! Aussi ce sont les Français qui estiment le plus l'énergie anglaise, même à Paris.“ — Knebel bemerkte, da sie rief: Et quelle excellente constitution, que la constitution anglaise! Demandez à tous les publicistes de l'Europe — die Constitution habe sich sehr verschlechtert, es sei eine Oligarchie. — Encore une phrase de Moniteur? Quand un honnête homme, comme Mr. de Knebel parle comme cela, cela me fait voir que l'opinion politique est corrompue et finira par vous perdre tout à fait. Tous les vieux ministres, routiniers de la cour, se répètent ces phrases — pour couvrir leur honte! — Ce sont les Anglais qui vous demandent des contributions énormes? N'est-ce pas? Ce sont encore les Anglais, qui ont fusillé Palm? C'est la tyrannie des mers, c'est l'Oligarchie anglaise qui fait tout cela! Ah, le pauvre esprit allemand en comparaison du „public spirit“ de ce peuple énergique!

Knebel suchte die Fügbarkeit der Deutschen unter das französische Joch durch die Klugheit, eine Art von Machiavellism zu entschuldigen. Da sagte die Staël: Ah, pauvres et bons Allemands que vous êtes! Cela vous sied bien de vouloir être des Machiavellistes! C'est un rôle, qui appartient aux Italiens, aux Français! Pour trancher net, le Machiavellisme est bon pour un monarque, le Machiavellisme dans les hommes faibles est une chose tout-à-fait ridicule.

Knebel zog nun mit philosophischen Waffen zu Felde: Il faut être Epictète dans les circonstances actuelles — mais je suis déjà vieux — je cesserai peut-être bientôt de vivre, pour devenir une fleur — un arbre —

Ah Monsieur, siel sie ihm hier ins Wort, que dites vous là? Maintenant je vous pardonne tout. — Vous n'avez point de religion, vous ne croyez pas à l'immortalité de l'âme? — Ah vous êtes l'esprit fort, c'est la philosophie du XVIII. siècle, qui vous fait parler comme cela! — Mais je dis, que tout homme, qui n'a pas de religion dans le coeur est un monstre, que toutes les grandes choses, qui se sont faites dans le monde, se sont faites par des hommes qui avaient de la religion. — Buffon a connu tous les quadrupèdes, tous les oiseaux de l'Univers, mais il n'a pas connu un animal, qu'on nomme l'âme de la nature. — C'est l'esprit fort, ou plutôt l'esprit faible, qui a abymé toute l'Europe — à présent je ne m'étonne plus de rien. L'esprit fort n'est plus l'esprit de la bonne société à Paris — — la révolution nous a convertis. —

Je suis persuadée, sagte sie ein ander Mal, que l'empereur réussirait plutôt à prendre à toutes les femmes de l'Europe leurs maris, ce qu'il a fait déjà en partie en France, que de prendre à toutes les dames — le sucre.

Trotz ihrer Philosophie blieb sie doch immer die Frau vom Stande. Einmal sagte sie zu Madame Schopenhauer: vous êtes jeune, vous êtes riche, pourquoi ne vous mariez-vous pas? Madame Schopenhauer versetzte: mais Madame vous êtes dans le même cas, vous êtes jeune, vous êtes belle, vous êtes riche. — Madame de Staël erwiederte, es halte jetzt so schwer eine Wahl zu treffen. Madame Schopenhauer deutete an, daß Publicum habe ihr schon ein sujet digne in der Person des August Schlegel erwählt. — Comment, sagte sie etwas indignirt; je n'épouserai pas le tuteur de mes enfants, un homme que je paie! —

Ein ander Mal sagte sie: nous sommes une nation malheureuse, proscrite, décimée, nous allons aux quatre bouts du monde, pour nous faire tuer, par des Espagnols, des Calabrais — oui, oui, le dixième Français est tué par un coup de fusil. Des Trajans, des Vestales sur la scène, et des putains, des brigands sur le théâtre du monde! Quelques romans, quelques opéras licentieux — voilà notre littérature — la barbarie en bas de soie et en habits brodés — voilà notre culture!

Es gibt deutsche Fürstinnen in Wien, erzählte sie einmal, die nicht mehr deutsch sprechen können, als: Mein Wagen! oder Mein Bedienter! Uebrigens sprechen sie auch nicht gut französisch. Comme elles ne se livrent pas, comme nous autres Françaises, il leur manque la vivacité, ou plutôt l'originalité de l'expression. Elles parlent le Français comme une langue morte. — On vous parle là avec une espèce de tendresse de la cour de Louis XVI., de Mme. de Pompadour. — Ce sont comme des momies, c'est une espèce d'Antique conservée dans de l'eau de vie. — Pour donner de l'intérêt à la conversation, il faut se livrer. — Bon Jalf sagte sie: il ne parle pas correctement, mais il se livre, il est original. — Je voudrais parler l'allemand comme il parle le français. — Ich bat die Fürstin Sichtenstein, fuhr sie fort, mir lauter hommes cultivés zu bitten — on m'a pardonné cela, comme la bizarrerie d'une femme savante. — Il m'a fallu plus d'un tambour pour en trouver six; autrement ce n'est pas la coutume à Vienne d'inviter des gens qui ne sont pas admis à la cour — la princesse se mourait de rire, et répétait toujours de nouveau: voulez-vous encore un homme cultivé? — Je ne me soucie pas de vos chambellans — il faut m'inviter encore Mme. de Pichler, la muse des faubourgs. — On ne voit presque pas d'hommes dans la bonne société à Vienne, tout ce qu'il y a d'hommes, ce sont des Russes, des Polonais, des Anglais!

Les hommes sont à la chasse, ou je ne sais où — on parle plusieurs langues avec facilité mais on ne cultive aucune. Das sicherste Mittel, alle Bildung an einem Hof zu ersticken, sei, sich mit nichts als Kammerherrn zu umgeben. Pour plaire aux chambellans il suffit d'avoir de petits airs gracieux, de bonnes façons — une manière sûre pour une cour de faire une banquette totale d'esprit c'est d'en exclure les hommes d'esprit comme on le fait en Autriche!

So über Tisch, kurzweg, frug sie mich: Dites-moi, Monsieur Falk, suis-je obligé de dire quelque chose de Jean Paul? ou puis-je me taire sur lui? — Wien charakterisirte sie einmal mit folgenden Worten: la ville de Vienne est un bon et gros personnage. —

(Schluß im nächsten Heft.)

Von der preussischen Grenze.

27. Juni. —

Daß die Stimmung im preussischen Volk dem Beschluß der Mobilisirung im Allgemeinen nicht mit dem erwarteten Aufschwung entgegenkam, liegt wol hauptsächlich an dem Ueberraschenden dieser Maßregel. Wenige Tage vorher hatte die Pr. Z. ganz andere Erwartungen rege gemacht, und da bisher in der Doffentlichkeit sich zwei Parteien bekämpften: — die reactionäre, welche einen unbedingten Anschluß an Oestreich, die liberale welche einen bedingten (d. h. einen durch wichtige Zugeständnisse erkauften) wollte; da von ernsthaften Zugeständnissen Oestreichs nichts verlautete: — so war der Schluß natürlich, daß die erste Partei den Sieg davongetragen habe, und daß man im vollsten Marsch ins östreichische Lager begriffen sei.

Ist diese Meinung, wie wir zuversichtlich hoffen, unbegründet, so hätte die Regierung dem Volk wol das Wort gönnen können. Die allgemeinen Bemerkungen, daß die Maßregel rein defensiver Art sei, und ähnliches, waren zur Beruhigung des Landes ebenso wenig geeignet, als die Bezugnahme auf die gehaltenen Reden des Landtags.

Das Volk im Großen und Ganzen war auf die Mobilisirung gefaßt; aber es erwartete gleichzeitig mit derselben einen Aufruf der Regierung, in welchem, mit Angabe des Grundes, der Patriotismus der Preußen zum Entscheidungskampf aufgerufen würde. — Das deutsche Ausland erwartete im Wesentlichen dasselbe, und es bleibt immer zu beklagen, daß Umstände, die uns unbekannt sind, die gleichzeitige Ausübung dieser wichtigen Acte unmöglich gemacht haben.

Suchen wir uns, so weit es möglich, durch einzelne Anhaltepunkte zu orientiren. Die Zeitungen veröffentlichen die Note, mit welcher am 15. Juni der sächsische Staatsminister Frh. v. Beust die russische Note vom 27. Mai beantwortet. — Wenn wir im Allgemeinen keine Anhänger der Politik dieses Ministers sind, so können wir doch nicht umhin, der deutschen Art, womit er die russische Unverschämtheit ab-